

Rui Zink

L'Installation de la peur



Traduit du portugais par
Maira Muchnik

Agullo

© Rui Zink, 2012.

Titre original : *A instalação do medo*

Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire
Mertin Inh. Nicole Witt e. K., Francfort, Allemagne

© Agullo Éditions, 2016 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

Ouvrage publié avec l'aide de la Direction Générale du Livre,
des Archives et des Bibliothèques au Portugal



**REPÚBLICA
PORTUGUESA**

CULTURA

**DIREÇÃO-GERAL DO LIVRO, DOS ARQUIVOS E
DAS BIBLIOTECAS**



I. LES VISITEURS

*Lorsque le roi d'ivoire est en péril,
Qu'importent la chair et les os
Des sœurs, des mères, des enfants ?*

Ricardo Reis

La femme est nue – ce qui l’occupe à l’instant même se fait mieux sans vêtements –, c’est alors qu’on sonne à la porte.

La femme reste saisie. Immobile : une biche sur la route éblouie par des phares. Le cœur s’accélère. La femme pense. Ou essaie de penser.

On sonne à nouveau. La première chose qui lui vient à l’esprit : elle doit se chausser. Pas s’habiller ; se chausser. C’est stupide ? C’est comme ça. Une personne ne sait jamais comment elle va réagir. C’est donc toute nue, pieds nus, qu’elle va guetter.

La femme ne sait pas quoi faire. Seraient-ce des démarcheurs ? Un voisin ? Le facteur ? Pire : seraient-ce eux ?

Le petit. La femme va le chercher dans sa chambre, elle le réveille, pose un doigt sur ses lèvres. *Chuuuut, mon chéri, il va falloir rester silencieux. Tu crois que tu vas y arriver ? Exactement comme les autres fois.*

La femme sourit devant l’assentiment obéissant de l’enfant et lui dit de se cacher dans la salle de bains. Et surtout, de ne pas faire de bruit. La femme manque de se laisser aller à un bain de tendresse, mais le moment est mal choisi. On sonne encore. Après s’être assurée que l’enfant est bien caché et qu’il n’ira pas faire de bruit, la femme hésite puis saisit un pied-de-biche qu’elle

coince derrière la porte. Ensuite, elle va pas à pas jusqu'à la cuisine, y trouve une robe de chambre et un tablier, enfile la robe de chambre et le tablier par-dessus, noué à la ceinture. Ensuite, elle s'aperçoit que c'est redondant et enlève le tablier. La sonnette retentit encore, cette fois plus pressante. La femme se dirige vers la porte pour ouvrir. Elle se rappelle qu'elle est pieds nus. On sonne à nouveau. La femme court mettre des chaussons et épie à travers l'œilleton.

Elle espérait qu'ils fussent encore en bas, mais non, ils sont déjà là. Quelqu'un leur a ouvert la porte de l'immeuble. Ou peut-être ont-ils un passe-partout pour ouvrir les portes de la rue? Tout est possible, elle le sait d'expérience. Tout est possible par les temps qui courent. Le monde a les jambes en l'air. Et ce n'est pas pour procéder à une sympathique séance de copulation charnelle qu'il a les jambes en l'air. Non, le monde a les jambes en l'air parce qu'il a les jambes en l'air.

La sonnette retentit encore une fois. Suivie d'un toc-toc de jointures de doigts à la porte. Comme pour dire, les jointures de doigts à la porte : *Ouvrez, nous savons que vous êtes là, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous...*

Sur le seuil, deux hommes. L'un en costume cravate, élégant, élancé, nez et lèvres fins, mallette de technocrate à la main. L'autre plus trapu, large visage fermé, bleu de travail, boîte à outils dans une immense paluche.

— D-désolée, avec la machine à laver, je n'ai pas entendu...

À peine la femme a-t-elle prononcé le mensonge qu'elle comprend son erreur. De la cuisine ne parvient aucun bruit de machine à laver.

Les hommes regardent la femme comme s'ils ne regardaient pas la femme.

C'est curieux. Les hommes n'ont pas l'air menaçant. Bien au contraire. Celui en costume semble même plutôt loquace; l'autre, en effet, est plus brut, lourd, absent.

— Bonjour, chère madame, dit celui en costume, de son air loquace. Nous sommes venus installer la peur.

— La p-peur?

Celui en costume fait une moue de frayeur rhétorique.

— Madame n'a pas été prévenue (l'homme fait « alors » avec ses yeux)?

La femme se mord la lèvre.

— Il faut vraiment que ce soit aujourd'hui? C'est que j'avais déjà prévu...

L'homme au costume loquace reste cordial mais ferme :

— Chère madame, le progrès n'attend pas. C'est pour le bien du pays.

— Oui. Mais c'est que je n'étais pas préparé...

L'homme en costume prend un air contrarié :

RUI ZINK

— Ne me dites pas que madame est contre le bien du
pays.

— Je...

— Ou contre le progrès.

— ...

— Ou contre la peur.

La femme se mord la lèvre.

— Non. Bien sûr que non...

La femme aurait dû comprendre dès le départ que l'homme élégant en costume loquace ne désarmerait pas. Et non, il ne désarme pas.

— Madame n'est pas sans savoir que l'installation de la peur est un objectif patriotique. Directive n°359/13. Arrêté 8 : « La peur doit être installée dans tous les foyers dans un délai de cent vingt jours. » Vous connaissez l'arrêté, n'est-ce pas ?

— Eh bien, c'est-à-dire...

— Et la directive ?

— Oui...

— C'est important. Un événement mémorable. Crucial pour la bonne marche du pays. Il est crucial pour le bien de tous que l'installation de la peur s'effectue en bon ordre et en temps voulu et que les délais d'intégration soient respectés.

La femme lisse, simple tic nerveux, ses cheveux entre ses doigts. Certains y verront un geste de séduction, ou la manifestation subconsciente d'un intérêt érotique féminin. Pas nécessairement.

L'homme-élégant, qui, semble-t-il, est aussi beau parleur, poursuit :

— Madame comprend bien, n'est-ce pas ?

— Eh bien, c'est-à-dire...

L'homme sourit. Bien qu'encore jeune, il sait être paternaliste.

— Dites que vous comprenez, chère madame.

— Vous voulez que je... ?

L'homme hausse les épaules.

— C'est le protocole.

La femme serre ses cheveux entre le pouce et l'index.

— Oui... bien sûr...

L'autre, le technicien renfrogné, semble avancer. Il se peut très bien qu'il n'ait pas bougé d'un poil, ils n'ont pas encore franchi le seuil de la porte, mais il donne l'impression d'avancer. Une menace tranquille, la masse de cet homme.

L'élégant beau parleur hausse les épaules. Du moins, il semblerait que ce soit le cas. Un geste subtil, presque imperceptible. Ou la subtile annonce d'un geste qui n'a pas besoin d'exister pour exister.

— Je dis ça pour vous, chère madame... Le protocole est explicite. Tout citoyen qui, au troisième avertissement, n'aura pas confirmé qu'il comprend les instructions peut et doit (j'insiste sur le mot « doit » pour que vous compreniez bien, madame, que nous n'avons rien contre vous personnellement) faire l'objet de la sanction physique appropriée, choisie parmi celles qu'autorise la loi, et à la discrétion de l'équipe d'installation.

L'autre fait une grimace sinistre en forme de croissant de lune ascendante. Il se gratte les parties. S'agirait-il d'un message subliminal, explicite, ou rien de plus qu'un manque d'éducation pur et simple ? Comparé à ce rustre, le parleur est une mine de savoir-vivre.

Mais pas moins inquiétant pour autant.

— Vous comprenez, madame. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? Nous ne faisons qu'exécuter les ordres. Je suis sûr que vous comprenez. L'installation de la peur est faite pour votre bien. Pour le bien de tous. Alors, vous comprenez, n'est-ce pas ?

La femme acquiesce. Que peut-elle faire d'autre ?
Que peut-elle faire d'autre que d'acquiescer ?

Le beau parleur susurre, soufflant la réplique à la diva
oubliée :

— Dites oui, chère madame.

— Ou-oui...

Le visage du beau parleur se détend, comme soulagé.

— Très bien, chère madame. Ceci signifie que nous
pouvons donc entrer.

La femme n'a pas l'air de comprendre. C'est normal.
Le beau parleur sourit. La femme pense, elles y pensent
toujours : et si je m'y opposais, entreraient-ils quand
même ?

Aurais-je commis une erreur fatale ? semblent dire les
yeux de la femme.

Le beau parleur sourit. C'est toujours le moment qu'il
préfère. Le doute. Elles pensent. Elles pensent toujours.

Laisse-les penser.

Avant même que la femme ait eu le temps de dire ouf, les deux hommes sont entrés. Le beau parleur s'essuie les pieds sur le paillason. L'autre ne s'en donne même pas la peine.

Néopropriétaires, ils jaugent le salon. Du moins, ils en ont tout l'air. Néopropriétaires.

La femme regarde les deux hommes.

— S-souhaitez-vous que je vous montre le reste de la maison ?

Les hommes jaugent la femme. Elle a bégayé, trébuché sur le « s-souhaitez ». Ils sourient presque, complices. La femme doit se dire : c'est moi ou il y a de la moquerie dans leurs visages ? Certainement que oui, doit-elle se dire. Peut-être bien que non, que c'est juste une impression, doit-elle se dire aussi.

Les deux hommes s'en délectent. Rien n'est plus relaxant que de savoir les gens en train de penser ce qu'ils doivent penser.

La femme déglutit à sec, s'éclaircit la gorge.

— Vous désirez aller dans une des chambres ?

Les hommes la jaugent encore un moment. Il est manifeste que la femme ne sait pas au juste ce qu'ils vont faire.

Le beau parleur rompt enfin le suspense :

— Ce ne sera pas nécessaire, chère madame. Du moins pas pour le moment. La salle à manger convient parfaitement. Vous savez bien que de nos jours il n'est plus nécessaire de le faire dans les chambres. La salle à manger convient parfaitement. Nous aurons peut-être besoin, toutefois, d'utiliser la salle de bains.

La femme écarquille les yeux.

— Elle est hors service, s'empresse-t-elle de dire.
Le plombier a dit qu'il passerait aujourd'hui...

Le beau parleur est compréhensif.

— Vous pouvez toujours attendre, madame.
Les plombiers, c'est bien connu... Ils n'ont pas notre éthique. Notre sens des responsabilités.

Eux ne remarquent pas que la femme est soulagée.
Ils sont trop occupés à occuper le territoire.

Le beau parleur se tourne vers son collègue.

— Dans ce cas, très bien. Allez, Sousa, procédons à l'installation.

L'assistant dépose sa boîte à outils, et c'est alors seulement, quand il la dépose, que la femme perçoit à quel point elle doit être lourde.

Dans sa main à lui, elle semblait aussi légère qu'une boîte-repas après le déjeuner.

— Et...?

Le fonctionnaire élégant beau parleur sourit, mielleux.

— Oui?

— Ça va être long?

— Le temps qu'il faudra, chère madame. Tout dépend du temps que prendra l'installation. Parfois, en une heure, c'est fait. D'autres fois... Ça dépend.

La femme baisse les yeux, résignée.

— Mais ne vous inquiétez pas, chère madame.
Avec nous, le temps passe en un clin d'œil.

— Si vous le dites...

— Oh oui, chère madame. L'installation de la peur est chose rapide. Avant même que vous ne puissiez vous

en rendre compte, elle est installée et prête à l'emploi. Autrefois ça prenait des années. Maintenant, avec les nouvelles technologies, c'est l'affaire de quelques minutes.

— Ou de quelques secondes, dit l'autre voix, la voix rauque, lourde, de l'homme que le premier appelle « Sousa ». À ce propos, où se trouve la salle de bains ?

— E-elle est hors service, dit la femme. Le plombier a dit qu'il passerait aujourd'hui...

— Merde, marmonne Sousa. Bon, si jamais j'ai besoin de retourner à la camionnette, j'en profiterai pour pisser dans un café. Sinon...

Et la femme comprend ce que « sinon » veut dire : que Sousa n'est pas homme à se retenir trop longtemps. Elle aurait dû cacher l'enfant dans la chambre, finalement. Maintenant il est trop tard. Avec un peu de chance, Sousa devra aller chercher d'autres outils...

L'homme au bleu de travail foncé dispose les outils sur le sol. La femme sait maintenant qu'il s'appelle Sousa – ou qu'en tout cas c'est son nom de guerre. Certains outils ont un air sinistre, d'autres, pas tant que ça. Il en est un ou deux que la femme ne reconnaît pas. Il en est d'autres qu'elle reconnaît ou en tout cas qui ressemblent à des outils qu'elle reconnaît.

Le beau parleur explique :

— Madame se sent hésitante, n'est-ce pas ? C'est bon signe, c'est le signe que l'installation de la peur a déjà commencé. Voyez-vous, chère madame, en matière d'installation, il y a une partie physique et une partie métaphysique.

La femme acquiesce.

— Autrement dit, il ne revient pas qu'à nous d'installer la peur, il faut aussi qu'il y ait de la part de nos concitoyens un état de disponibilité mentale (je dirais même « morale ») afin d'accepter la peur. Comme pour un signal. Non seulement il est important que l'émission du signal soit forte, mais il convient que la réception le soit aussi.

La femme acquiesce.

Le beau parleur ouvre les bras, éloquent.

— Madame pensait peut-être que, pour obtenir une émission forte, la réception, tel un pôle négatif, se devait d'être faible. Eh bien non. Non seulement l'installation de la peur est faite pour notre bien à tous, mais elle dépend également de la collaboration de tous.

L'homme continue de parler, mais Sousa se met à la perceuse et le bruit rend les mots difficilement audibles.